

GENTLEMEN CAMBRI[◆]LEURS



WORKING TITLE ET STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

GENTLEMEN CAMBRIE[◆]LEURS

UN FILM DE JAMES MARSH

D'APRÈS UNE INCROYABLE HISTOIRE VRAIE

AVEC
MICHAEL JIM TOM CHARLIE PAUL
CAINE BROADBENT COURTENAY COX WHITEHOUSE
MICHAEL RAY
GAMBON WINSTONE

AU CINÉMA LE 27 MARS 2019

Durée : 1h46

DISTRIBUTION STUDIOCANAL
Sophie FRACCHIA
Tél. : 01 71 35 11 19
sophie.fracchia@studiocanal.com

Matériel presse disponible sur
salles.studiocanal.fr

PRESSE
MOONFLEET
Cédric LANDEMAINE
Tél. : 01 53 20 01 20
Cedric-landemaine@moonfleet.fr



SYNOPSIS

Célèbre voleur dans sa jeunesse, Brian Reader, veuf âgé de 77 ans, réunit une bande de criminels marginaux sexagénaires pour fomenter un cambriolage sans précédent à la salle des coffres de la société Hatton Garden Safe Deposit (HGSD). Se faisant passer pour des réparateurs, ils pénètrent le dépôt, neutralisent les alarmes et se mettent à percer un trou dans le mur de la chambre forte. Deux jours plus tard, ils parviennent à s'échapper avec un butin évalué à plus de 200 millions de livres en bijoux et espèces.

L'enquête démarre, et au fur et à mesure des révélations sur les détails du crime, public et médias britanniques sont captivés, et l'investigation est suivie avec fièvre dans le monde entier.



LES ORIGINES

« Le cambriolage de la salle des coffres de la Hatton Garden Safe Deposit Limited en avril 2015 a été étiqueté par beaucoup comme étant le plus gros casse de toute l'histoire judiciaire britannique. Cette assertion est-elle fondée ? Je ne sais. Cependant il est clair que le cambriolage en question est tout à fait à part que ce soit par son ambition, la minutie avec lequel il a été planifié, le niveau de préparation et d'organisation de l'équipe qui l'a exécuté, ou la valeur des biens dérobés. »

Le juge Christopher Kinch, conseiller de la Reine, lors de la condamnation du gang

L'affaire Hatton Garden a captivé le public, trustant la une des journaux à partir du moment où elle a été découverte jusqu'à la capture et à la condamnation du gang. Il était inévitable qu'elle se fraie un chemin dans la pop culture. Tout le monde sur ce plateau de tournage était d'accord pour dire que cela ferait un film formidable.

Pour le producteur Tim Bevan, la graine a été plantée par quelqu'un d'inattendu.
« Daniel Day Lewis m'a appelé et m'a dit « Tu as entendu parler de cette histoire ? Ça ferait un super film. » Et j'ai dit « Tu veux jouer dedans ? » Et il a répondu « Non, mais ça ferait quand même un super film ! » Et très vite je me suis dit « Il a raison. Il faut faire quelque chose. »

Les engrenages se sont rapidement mis à tourner chez Working Title. Tim a pris contact avec James Marsh, qui s'est fait une spécialité de transposer des histoires vraies à l'écran. En 2008, LE FUNAMBULE, sa relecture de la traversée de Philippe Petit sur un câble tendu entre les deux tours du World Trade Center (le « crime artistique du siècle ») a pris la saison des prix d'assaut, raflant entre autres un oscar et un prix aux BAFTA. Deux ans plus tard, il a de nouveau captivé le public avec LE PROJET NIM, sur un chimpanzé élevé comme un être humain. Puis il y a eu bien sûr son film le plus récent, marquant sa première collaboration avec Working Title, UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS (2014), son adaptation pour l'écran de la vie de feu le Professeur Stephen Hawking, qui a valu à James son second prix aux BAFTA et une nomination à l'oscar.

« On a soumis l'idée à James très en amont du projet. On venait de connaître un gros succès avec Une merveilleuse histoire du temps, et quand je lui ai pitché l'idée il en tout de suite discerné le potentiel. »

« Cela dit, j'étais plutôt réticent à le faire, lui rappelle James. Il me semblait voir le ton qu'il faudrait adopter, et je ne pensais pas être à l'aise là-dedans. Mais plus je me suis plongé dans l'histoire vraie, plus je voyais la comédie à en tirer. »

Quand James a commencé à voir le potentiel comique de cette histoire (nous y reviendrons), son enthousiasme pour le projet s'est accru.

« Il m'a semblé que ce serait un défi intéressant pour un réalisateur tel que moi, qui suis habituellement plus attiré par des territoires plus sombres. Faire une comédie avec du fond, centrée sur les personnages et inspirée d'une histoire vraie, me semblait

intéressant. Je viens du documentaire, donc je trouve les histoires vraies très attirantes. Et puis le monde était en proie à des changements qui ne me plaisaient guère, en 2016, quand on a démarré ce projet, et l'idée de faire une comédie et non un film sombre me plaisait bien sur un plan personnel. »

Plusieurs projets concurrents circulaient sur ce sujet à l'époque, mais Tim a su prendre l'avantage très rapidement.

« J'ai obtenu l'accord de Caine avant même qu'on ait écrit quoi que ce soit, avoue-t-il. Je me suis dit que quiconque avait Michael Caine dans sa manche remporterait sans doute la course. »

De fait, le film a été bâti autour de Michael. Tim savait que Michael aurait un effet pot de miel pour les autres acteurs, et il a utilisé son aura pour bâtir le projet.

« Ça se passe de plus en plus souvent comme ça, explique Tim. Quand Working Title a une idée, on sait à quels obstacles s'attendre pour monter le film, et l'acteur choisi pour le rôle principal joue un rôle crucial pour les surmonter. »

Une fois Michael à bord et en lien étroit avec la productrice exécutive Amelia Granger, l'équipe s'est penchée sur la question de savoir comment raconter une histoire qui se voyait déjà sans cesse régurgitée par la pop-culture. Avant que les caméras aient commencé de tourner sur GENTLEMEN CAMBRIOLEURS, il y avait déjà eu deux films, une série TV et au moins trois livres écrits sur le crime ; ce qui posait la question : qu'y a-t-il à dire de plus ?

« C'est comme un vieux mythe, dit James en soupesant la question, toute histoire de ce type est vouée à susciter différentes lectures. Impossible de résister à une histoire

pareille quand vous lisez les gros titres. Le fait que ce sont de vieux messieurs qui ont commis ce crime, et qu'ils sont désespérément ignorants du monde moderne... C'est du pain bénit, pour un réalisateur ou auteur. Il y aura fatalement d'autres versions de cette histoire, mais je pense que notre approche est la bonne, qui consistait à assumer la nature foncièrement comique de cette histoire. »

Il y a toutefois une chose à laquelle GENTLEMEN CAMBRIOLEURS a accès, une chose dont personne d'autre ne peut se prévaloir, et qui donne au film un vrai avantage sur tout ce qui a pu sortir avant ou tout ce qui pourra sortir après. Au-delà de de Michael Caine, ce qui confère au film une position unique pour raconter la véritable histoire, c'est le matériau sur lequel il s'appuie.

« Avec un sujet aussi convoité, il fallait s'assurer que personne ne soit en mesure de faire le film qu'on voulait faire, raconte Tim. On a donc contacté The Guardian, et acheté les droits du reportage de Duncan Campbell sur cette histoire. »

Duncan Campbell est le correspondant en chef du département police-justice du quotidien britannique. Vétéran du journalisme d'investigation, il écrit sur le crime depuis plus de trente ans, et, ce faisant, a tissé des liens étroits avec le monde de la pègre.

« Il y avait beaucoup de spéculation concernant les auteurs du cambriolage, et quand il est apparu que les gens arrêtés avaient dans les 70 ans, je me suis demandé si l'un d'eux était quelqu'un que je pourrais connaître, explique Duncan. Quand il s'est avéré qu'il s'agissait de Brian, quelqu'un que je connaissais depuis longtemps pour avoir couvert

l'actualité criminelle, je me suis retrouvé embarqué dans cette affaire. J'ai écrit un papier pour The Guardian Magazine, ayant couvert le procès, et cela m'a amené à collaborer au film. »

Working Title a contacté the Guardian et optionné l'article de Duncan, article que le producteur Ali Jaafar avait lui aussi dans son viseur. Plusieurs sociétés de production ciné et télé s'étaient d'ailleurs rapprochées de lui par rapport à cet article, et, s'il lui semblait que Working Title était la mieux placée pour raconter cette histoire, c'est vraiment James Marsh qui a fait la différence.

« Il a fait l'un de mes films préférés de tous les temps, LE FUNAMBULE, dit Duncan. James m'a d'ailleurs confié que, par bien des aspects, Hatton Garden était une opération similaire à celle que dépeint LE FUNAMBULE. Cet incroyable exploit consistant à marcher entre les tours jumelles était, en soi, une sorte de braquage. Il y avait de nombreux parallèles entre les deux histoires, et pour cette raison il me semble que James Marsh était la personne idéale pour faire le film. »

Il se trouve que Duncan a apporté au projet bien plus que tout ce que Working Title aurait pu rêver. Fort d'une relation de plus de 30 ans avec les tribunaux et Scotland Yard, Duncan a pu avoir accès aux documents officiels de l'enquête – des centaines de pages de documents. Quand Scotland Yard a réalisé qui était derrière le cambriolage, il leur a fallu bâtir un dossier en béton armé pour assurer l'arrestation et, au final, le procès du gang. Les agents ont alors pris le gang en filature, mettant leurs téléphones sur écoute, enregistrant leurs conversations, recourant à des gens capables de lire sur

les lèvres quand ils ne pouvaient pas installer de micros. Chaque conversation a été enregistrée ; chaque activité observée, classée, et quand le gang fut finalement soumis à interrogatoire, les entretiens ont été enregistrés et retranscrits. Une vraie mine d'or, dans laquelle Working Title pouvait puiser à loisir.

À moins d'avoir l'histoire racontée par les auteurs du crime eux-mêmes, aucun traitement ne saurait rivaliser avec GENTLEMEN CAMBRIOLEURS en termes d'authenticité : le film s'appuie principalement sur Duncan Campbell, qui avait une connaissance intime du dossier et qui, à grâce à ses recherches et ses contacts, aussi bien côté police que du côté de la pègre, a pu mettre au jour le moindre fait ayant trait à cette faire. Un rêve de scénariste.

« Ce sont les comptes-rendus de surveillance que Duncan a obtenus pour moi de Scotland Yard qui m'ont vraiment harponné », explique le scénariste Joe Penhall. Ils ont vite subodoré qui pouvait se trouver derrière le braquage, et ont mis le gang tout entier sous surveillance – des puces dans leurs voitures, des micros sur leurs téléphones. Ils ont couvert le moindre aspect des interactions qu'ils pouvaient avoir, enregistrant tous leurs dialogues. J'ai étudié ce document, épais d'une centaine de pages, et ça se lisait comme une pièce de théâtre. C'était splendide, et le jargon si obscur et authentique qu'il allait de soi que ça ferait un super script. Donc on m'a fourni une matière première incroyable, et on m'a dit d'en faire ce que je voulais. »

Le travail de Joe pour le petit et le grand écran, qui inclut la série Netflix MINDHUNTER (2017) ainsi que des films comme LA ROUTE (John Hillcoat, 2009) et DÉLIRE D'AMOUR (Roger Michel, 2004) – témoignent non seulement de son approche originale et sans

concession, mais aussi de l'attention qu'il porte aux personnages.

« *On voulait faire un film centré sur les personnages, explique Tim. L'histoire en elle-même, tout le monde la connaissait plus ou moins en raison des articles qu'elle a générés ; le plaisir du film, ce serait de voir ces vieux briscards en léger décalage avec leur époque, vivant dans leur petite bulle. On a donc engagé le dramaturge Joe Penhall, qui a une oreille et un sens du dialogue incroyables.* »

« *Joe vient du théâtre, dit James. On a travaillé ensemble sur la structure de l'histoire et ses rebondissements. Mais c'est sur les dialogues qu'il a vraiment fait la différence, et je pense que ça a donné aux acteurs quelque chose de très intéressant à travailler. Je crois que l'originalité du film tient à l'écriture de Joe.* »

Marsh et Penhall semblaient constituer le tandem idéal pour raconter une histoire qui offrirait plus qu'un braquage standard. Avec Tim et Amelia, ils se sont mis au boulot, réfléchissant à ce que pourrait être le film, et ce faisait ils ont commencé à entrevoir une profondeur insoupçonnée dans cette histoire.

« *D'un côté c'était un film de braquage, mais on voulait tous faire un film « sérieux », également, explique Joe. Un film anthropologique, vrai et nuancé. Et puis on a réalisé que les deux aspects n'étaient pas forcément incompatibles.* »

Le gang étant encore bien vivant au moment de l'écriture et de la fabrication du film (Terry Perkins est mort en prison le 5 février 2018) et détenu à durée indéterminée, n'y avait-il pas lieu de les recruter comme conseillers ? Après tout, c'était leur histoire.

« Il y avait des gens proches du gang qui se sont proposés comme consultants, mais nous avons gardé nos distances et utilisé la documentation journalistique, explique Michelle Wright. Nous avons essayé de rester aussi fidèles aux personnages que possible. On s'est autorisé une certaine licence artistique – la veillée funèbre de Lynne Reader aurait-elle pu avoir lieu à l'extérieur à Windsor, par exemple ? Probablement pas, mais nous avons essayé de respecter la chronologie au maximum, et de montrer qui étaient ces gens du mieux qu'on a pu. »

Avec une telle matière première, se peut-il qu'un autre film approche davantage la vérité ? Joe réfléchit à la question avant de répondre.

« *Avec le temps, de nouvelles parcelles de vérité continuent d'émerger. On découvrait de nouveaux éléments chaque semaine, littéralement. Mais notre version est certainement la plus proche de la vérité telle qu'on la connaît aujourd'hui. Par ailleurs, je pense qu'elle est juste sur un plan émotionnel, existentiel et psychologique. On voulait montrer que les types qui montent ce genre d'opération ne sont pas des criminels comme les autres. Ça dénote un certain profil psychologique, quand on est un homme de 70 ans, que d'aller s'enterrer pendant trois jours, à casser, percer et transporter des gravats. Ça demande une certaine dose folie et de détermination, une sorte de génie tordu, de faire une chose pareille. Le truc avec nombre de malfaiteurs, c'est qu'ils ne sont pas très à l'aise en société. Ils sont capables de ce genre d'entreprise complètement dingue, mais ils ne sont pas doués pour les relations. Concernant Hatton Garden, j'ai rapidement compris que, bien que tous très copains au départ, ils n'en finissent pas de se retourner les uns contre les autres. Il y a beaucoup d'ego derrière leurs querelles de pouvoir.*

Dans les comptes-rendus de police on les entend dire qu'un jour il y aura un film sur eux : « on sera plus célèbres qu'aucun autre criminel ». Il faut une sacrée dose de narcissisme pour dire un truc pareil. Et aussi d'indifférence. Il y a là un manque flagrant d'empathie, et c'est le genre de chose qui m'intéresse. Des millions ont été dérobés, ça c'est évident. Mais ce qui l'est moins, c'est quel genre de personnes peuvent faire une chose pareille. »







LES COMÉDIENS

GENTLEMEN CAMBRIOLEURS réunit une distribution extraordinaire de légendes du grand écran, la fine fleur du cinéma britannique – Sir Michael Caine, Sir Tom Courtenay, Sir Michael Gambon, Ray Winstone, Paul Whitehouse, et bien que n'ayant pas l'âge de ses collègues, le non moins talentueux Charlie Cox. 460 ans à eux tous.



SIR MICHAEL CAINE EST BRIAN READER

Le plus âgé de la bande à 77 ans, décrit comme « *le dernier des gentlemen cambrioleurs* », Brian Reader est aussi célèbre qu'un malfaiteur peut l'être. C'est l'un des voleurs de diamants les plus prolifiques, impliqués dans des braquages et cambriolages totalisant plus de 200 millions de livres sterling de butin.

Son nom est associé aux plus célèbres coups de son époque. Avant ses 32 ans, Reader faisait partie d'un gang d'as de la cambriole surnommés les Taupes Millionnaires, ainsi baptisés parce qu'ils avaient creusé une galerie jusqu'à une chambre forte de la Lloyds à Londres et pillé quelque 268 coffres en 1971. Il a aussi été associé au coup de la Brink's-MAT en 1983, le gang dérochant ce qui représenterait aujourd'hui 145 millions de dollars en lingots d'or.

Originaire de la partie sud de Londres, de condition modeste, c'était un homme qui, au sommet de son succès, savait jouir des bonnes choses de la vie – les restaurants coûteux, les sports d'hiver, la voile l'été. Un homme important, admiré de ses pairs.

Qui de mieux que Sir Michael Caine pour l'incarner ? Âgé de 84 ans, Sir Michael Caine est le patron, à l'écran et en dehors. Plus qu'expérimenté, il est sans doute l'acteur britannique le plus mythique du cinéma actuel.

Michael n'a pas caché son désir de jouer Reader.

Comme tout le monde à l'époque, il était fasciné par le casse, et quand l'âge des coupables fut connu, il a même dit à sa femme « *Je te parie que s'ils font un film sur le sujet, ils viendront me proposer un rôle !* »

« J'ai toujours voulu jouer l'un des membres du gang, Reader de préférence, confie Sir Michael. C'est lui le cerveau de l'affaire. »

« C'est étrange de voir Michael le jouer car ils ne sont pas sans se ressembler, physiquement mais aussi par leur discrétion, raconte Duncan Campbell. Spirituel, plutôt qu'exubérant. »

« Je comprends bien ce personnage, dit Michael. Sa garde-robe m'est familière, de même que ses restaurants favoris – c'est un fin gourmet (rires) Franchement, on dirait moi ! Quelqu'un qui a gagné quelque argent et a décidé de s'offrir une vie agréable. »

« Michael apporte tout un héritage avec lui. Il a tout joué – les médecins, les psys, les professeurs. Ici, on retrouve le Michael Caine de L'OR SE BARRE et LA LOI DU MILIEU. Et il y a une certaine poésie dans le fait qu'il est maintenant un homme âgé – ce qui ne l'empêchera pas de continuer à tourner, croyez-moi ! »

« Ce que j'ai adoré aussi, personnellement, c'est qu'on a tourné sur place à Londres, dans des endroits où je n'étais pas allé depuis des années, raconte Sir Michael. Je suis retourné à Windsor, où j'ai habité juste après m'être marié. Je suis passé à côté de l'hôpital où je suis né et de la maison où j'habitais à l'âge d'un an. Et j'ai découvert Hatton Garden, que je ne connaissais pas vraiment. Cela faisait longtemps que je n'avais pas profité de Londres. J'ai vécu à L.A. pendant des années, et quand j'étais en Angleterre j'habitais la campagne. J'ai grandi à Elephant & Castle, où il y avait beaucoup de criminalité, et ma mère me disait toujours « Ne convoite pas les affaires des autres. Débrouille-toi pour obtenir les tiennes. » Et c'est ce que j'ai fait. »





JIM BROADBENT EST TERRY PERKINS

Jim Broadbent a été engagé pour jouer Terry Perkins, le personnage le plus menaçant et dangereux du gang. Terry Perkins était un criminel de carrière qui, en 1983, alors qu'il fêtait ses 35 ans, fut impliqué dans le plus gros cambriolage des annales britanniques, le braquage du dépôt de la Security Express, à Londres, qui vit 6 millions de livres sterling disparaître. Perkins fut arrêté et condamné à 22 ans de prison. Lors de sa condamnation, le juge l'a décrit comme « *mauvais* » et « *sans foi ni loi* », notamment parce qu'il avait menacé un employé de la banque en l'aspergeant d'essence et en agitant une boîte d'allumettes devant lui – un détail que Joe a inclus dans le script. L'ironie du sort veut que 32 ans jour pour jour après le braquage de la Security Express, alors qu'il célébrait ses 67 printemps, Perkins perçait un mur dans la chambre forte de Hatton Garden.

Jim est l'un des acteurs les plus polyvalents qui soient, et son talent de caméléon lui vaut d'être rarement absent des écrans. De M. Gruber dans **PADDINGTON 1 & 2** au papa de Bridget dans **BRIDGET JONES**, en passant par le Professeur Horace Slughorn dans **HARRY POTTER** ou encore Harold Zidler dans **MOULIN ROUGE**, ses personnages ont captivé le public dans le monde entier. S'il est difficile de l'associer à un genre en particulier, tant il se meut avec facilité d'un univers à l'autre, les polars ne sont pas légion dans ses 40 ans de carrière.

« *On avait envie que Jim joue un peu à contre-emploi, explique James. Il interprète un très, très sale type dans ce film, celui dont le cœur est le plus sombre, et Jim a semblé vraiment s'éclater à jouer ce personnage sadique mais pas spécialement malin.* »

« *J'ai essayé de vous en donner pour votre argent, glousse Jim. Hollywood a toujours*

adoré les méchants british, donc j'ai essayé de me couler dans cette tradition. C'était un projet vraiment attirant. Il y a un côté romantique à la Robin des Bois, sauf que nos voleurs ne comptaient pas redistribuer les richesses. Tout le monde disait – moi le premier – que quelqu'un en ferait un film, et, bien forcé d'admettre que j'étais dans la tranche d'âge, j'espérais qu'on fasse appel à moi. Et c'est ce qui s'est produit ! C'est un rôle inhabituel pour moi qui suis plus habitué à des personnages plus doux, plus sympathiques, plus classe moyenne également. »

L'histoire mise à part, la perspective de travailler avec James Marsh et tous ces acteurs était un gros plus. « J'avais déjà partagé l'affiche avec Michael dans *LITTLE VOICE*, mais nous n'avions pas de scènes ensemble. Tom Courtenay, j'avais déjà travaillé un peu avec lui. Il y avait un parallèle entre nos relations sur le tournage et celles que les personnages du film entretiennent les uns avec les autres : comme eux, on a passé beaucoup de temps à discuter et à partager des anecdotes. C'était cool. J'ai adoré aller au travail. »





RAY WINSTONE EST DANNY JONES

Âgé de 61 ans au moment du vol, Danny Jones avait déjà un casier judiciaire conséquent remontant à 1975, avec des condamnations pour vol, recel de biens volés et cambriolage. Décrit comme un excentrique à la Walter Mitty lors du procès, Jones a affirmé qu'il détenait des superpouvoirs, qu'il savait lire les lignes de la main et qu'il dormait vêtu du peignoir de sa mère et d'un fez. Pour le reste, il était obsédé par le mal, et passait son temps libre à se documenter sur les criminels célèbres. C'est lors du raid de sa maison qu'un exemplaire du livre mentionné dans le film, « *La Police scientifique pour les nuls* », a été trouvé.

Pour jouer ce genre de personnage hors-normes, il fallait quelqu'un qui ait une présence hors-normes. Quelqu'un qui soit à l'aise dans la peau d'un criminel légèrement non-conformiste. Le rôle semblait taillé pour Ray Winstone.

« *Ray Winstone est un grand acteur que je connais depuis SCUM à la télévision, raconte James, et bien sûr, il est de Londres. Et ça semblait tout aussi important, sur ce film, d'avoir autant de personnes venant de Londres qu'on a de gens issus des classes populaires. Ray s'est approprié le rôle avec beaucoup d'enthousiasme.* »

« *C'est le propre de l'acteur que d'assouvir un fantasme en jouant ce qu'il n'aurait jamais pu être dans la vie, par exemple un cambrioleur !* » dit Ray.

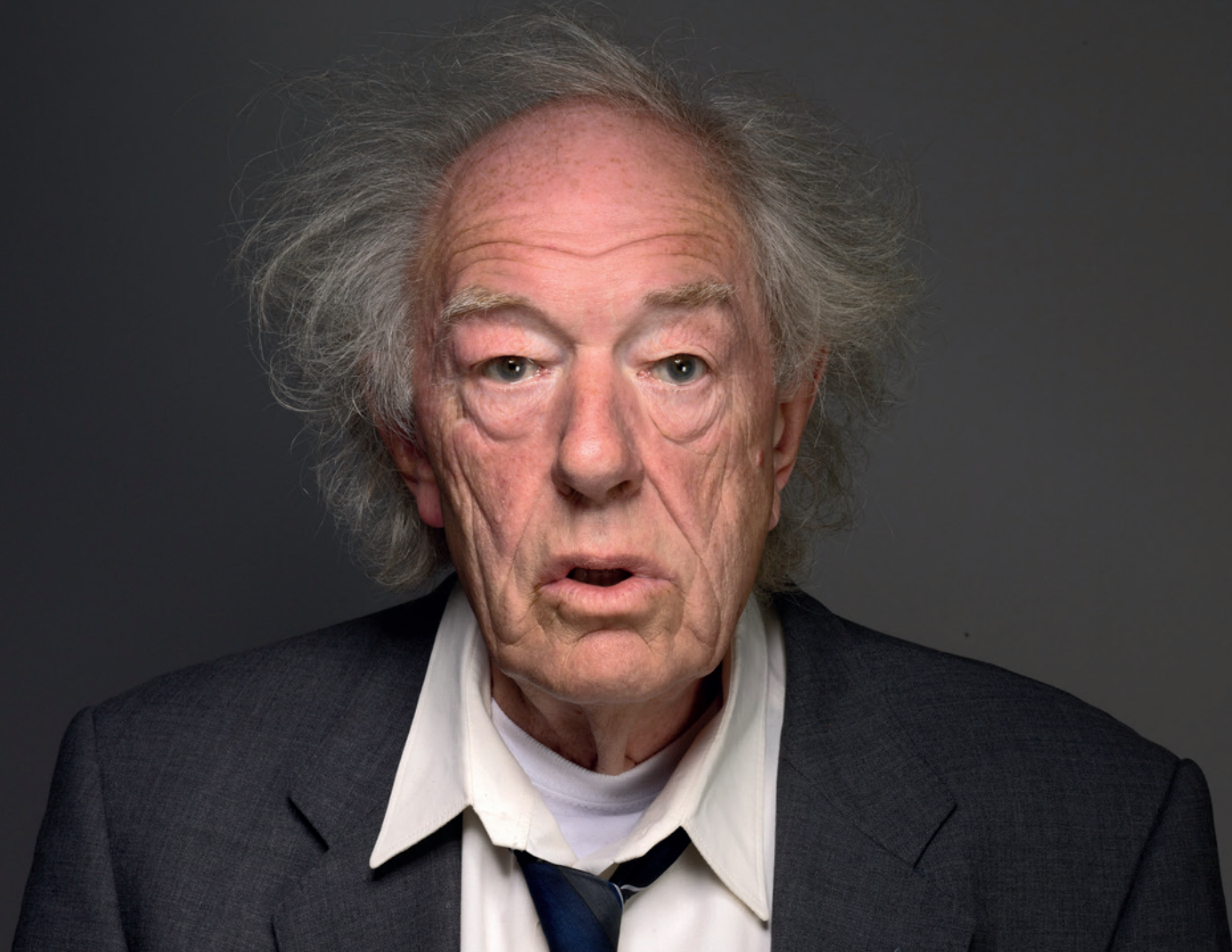
Joe Penhall avait déjà travaillé avec Ray : il l'avait engagé pour plusieurs de ses pièces à la Royal Court, et il avait se réjouissait de collaborer de nouveau avec lui sur GENTLEMEN CAMBRIOLEURS.

Il se trouve que Ray avait un lien personnel avec cette histoire, ayant grandi avec la

famille de Danny Jones, mais tout dépendait du scénario. « *Écris un bon scénario, a-t-il dit à Joe, et je le ferai.* »

Ray n'en est pas à son premier film sur le monde du crime, il est célèbre pour avoir interprété des durs à cuire tels que Gal dans **SEXY BEAST** ou Colin dans **44 INCH CHEST**. Ce n'est pas souvent, toutefois, que se présente l'opportunité de jouer de vrais méchants. « *SEXY BEAST est une histoire inventée de toutes pièces, donc vous jouez un personnage que vous pouvez développer vous-même. Là, je joue quelqu'un de réel et de vivant, et ça vous met une pression supplémentaire. Mais quand un film comme celui-ci ou **JAWBONE** se présente, vous retrouvez une seconde jeunesse. Parfois, je me dis que j'en ai fait assez, que je ferais bien de prendre ma retraite et de partir en beauté, et puis un **GENTLEMEN CAMBRIOLEURS** arrive et je prends de nouveau du plaisir.* »





TOM COURTENAY EST JOHN KENNY COLLINS

À 75 ans, John « *Kenny* » Collins a été condamné de nombreuses fois, à partir de 1961, pour vol, recels de biens volés et fraude, notamment. Décrit par ses complices comme « *ayant le QI d'une huître* », il aurait, d'après les avocats du procès, « *perdu la boule* » dans les semaines qui ont suivi le braquage.

Collins est interprété par le vénérable Sir Tom Courtenay, 81 ans, soit six de plus que son modèle.

« Comme tout le monde j'étais très intrigué par l'histoire. Le fait qu'ils soient si vieux et audacieux, creusant un tunnel comme ils l'ont fait jusqu'à la chambre forte... Et j'étais très impressionné par le scénario de Joe Penhall et par le cast. Je connaissais tous les autres acteurs, à l'exception de Paul [Whitehouse], qui était délicieux. Bref, c'était un job de rêve. Nous étions tous très différents, et je pense qu'on formait un bon groupe. On avait tous quelque chose à apporter. »

Quant à Collins, « *eh bien, c'est le moins distingué des criminels. C'est celui qui est chargé de leur fuite et de faire le guet, et il n'est pas très compétent. Je crois que les autres l'aiment bien, bien qu'il les dégoûte un peu. Car il est extrêmement sournois. En fait, j'ai ajouté un mot dans le script le concernant : fourbe. C'est son côté faux jeton qui m'a beaucoup amusé. Ça m'a fait rire quand j'ai lu le scénario. »*

« Les personnages se charrient beaucoup, ils s'aiment bien. Et ils se connaissent depuis longtemps. Mais la pression que crée tout cet argent est plus qu'ils ne peuvent gérer. Et ils se brouillent à cause de cela. Parce qu'ils ne se font pas confiance. C'est l'aspect que je trouve le plus intéressant, et c'est marrant aussi. Qu'ils soient tous si roués. »



CHARLIE COX EST BASIL

Reste l'énigme Basil, le cinquième de la bande : élément central mais sans visage, il a réussi à s'en tirer – à moins que...

« Le personnage de Basil est un peu un mystère, et on voulait qu'il reste comme tel » explique Michelle Wright. Différentes théories s'affrontent sur ce qui s'est passé, mais notre film est basé sur ce qu'on sait être la vérité. Il y a beaucoup de lacunes, mais on n'a pas cherché à les combler. »

À 35 ans, Charlie Cox, qui joue Basil, est le plus jeune de l'équipe. Il vivait à Londres à l'époque du braquage et du cirque médiatique qui s'est ensuivi.

« Il y a une certaine « beauté du geste » dans leur opération, un côté grandiose. À partir du moment où on a su qu'ils avaient dans les 70 ans, on ne pouvait s'empêcher d'être de leur côté. Ça paraît affreux, je sais bien, mais nous les British aimons bien les perdants, les histoires de gens qui tentent des paris perdus d'avance. Mais ce que Joe réussit magnifiquement avec ce scénario, c'est qu'il vous rappelle qui sont ces gens. Et ce ne sont pas de vieux gars inoffensifs. On voit une vraie noirceur parmi eux. D'un côté ils sont bons amis, mais ils n'ont pas trop de scrupules à se planter des couteaux dans le dos. »

Charlie est le dernier des acteurs principaux à avoir été recruté. Il se trouvait à New York quand James Marsh l'a contacté, et il a eu droit à un brief très différent des autres. Si tous les protagonistes de cette affaire sont connus, leurs actions consignées, Basil, lui, est complètement inconnu, sa véritable identité demeure un mystère. Il est la pièce manquante du puzzle. Un homme sans visage, sans passé, sans avenir. La seule preuve de son existence, ce sont les images des caméras de sécurité de Hatton Garden, mais il était déguisé. Avec des fondations aussi minces pour construire le personnage, comment

Charlie a-t-il réussi à devenir Basil ?

« Il a fallu inventer un peu, admet Charlie. Avant que je rejoigne le projet, il a été envisagé de faire de Basil le cerveau de l'affaire, mais ça semblait un peu trop téléphoné et pas très intéressant. On s'est donc mis d'accord sur le fait d'en faire un type normal. »

« On a inventé ce personnage de toutes pièces, explique James. On voulait qu'il permette un conflit de classe avec les autres – un conflit de générations aussi, bien sûr. Et il y a quelque chose d'un peu bizarre chez lui. Il semble un peu obsessionnel, compulsif. Charlie l'a joué magnifiquement. »

« J'ai essayé d'en faire un type légèrement mal à l'aise en société, un outsider, explique Charlie. Parce que si Basil a une clef, il faut expliquer pourquoi il ne se tourne pas vers ses propres copains, du même âge que lui donc plus à même de réussir le coup. Et la raison, pour moi, c'est qu'il n'a pas de copains. Voilà pourquoi il se tourne vers Brian et son réseau d'amis. Des méchants analogiques dans un monde numérique. »

Pour le benjamin de la bande, ça a dû être sacrément intimidant de se retrouver propulsé au milieu de légendes du grand écran.

« Ces types sont des vétérans, ils ont fait ça toute leur vie, donc j'ai beaucoup appris à leur contact, répond Charlie. Et de raconter une scène où il doit réveiller le personnage de Tom Courtenay, qui s'est endormi alors qu'il était de garde. « James m'a suggéré d'ajouter une réplique avant de quitter Tom, alors j'ai dit « Bon sang Kenny, reste éveillé ! Bois ton café. » Et tandis que je tournais les talons, j'ai entendu Tom répliquer d'une voix ensommeillée « C'est un chocolat chaud ». Il ne savait pas que j'allais dire ça, il a juste improvisé. Ces types sont de vrais pros ! »

« Le truc qui me rend fier c'est que je ne pense pas qu'il y aura beaucoup d'acteurs de ma génération qui, dans 15 ans, pourront dire qu'ils ont eu la chance de travailler avec ces gars-là. C'est un énorme privilège. »



PAUL WHITEHOUSE EST CARL WOOD

Paul Whitehouse joue Carl Wood, un associé fidèle des chefs de bande, recruté pour leur prêter main forte.

Bien que Carl ne soit pas allé jusqu'au bout, quittant le navire à mi-parcours, quand la foreuse s'est cassée, il a été condamné à six ans de prison.

« Carl Wood a senti qu'il y aurait des problèmes, commente Paul, et il a mis les bouts, comme l'a fait Brian Reader. Si ça se passe mal dès le départ et que vous êtes quelqu'un de sensé, vous mettez les bouts. »

Bien qu'il soit le deuxième plus jeune de la bande à 59 ans, Carl était atteint de la maladie de Crohn. D'autres membres du gang souffraient de diabète, d'arthrite, etc., ce qui conférait au braquage un côté crépusculaire, comme un dernier tour de piste.

« Ça ajoute au côté romanesque du film, dit Paul. Ces types prennent des pilules et toutes sortes de médicaments sur ordonnance, et ça leur donne une certaine vulnérabilité. On n'a pas affaire à de jeunes allumés de la gâchette. »

« C'est un crime qu'on a le droit d'aimer, poursuit-il. Le fait qu'ils aient un certain âge était touchant. Ça nous donne de l'espoir, à nous autres grands-pères. Et puis, c'était un crime sans victime, dans le sens où personne n'a été blessé, et où l'argent dérobé n'était peut-être pas très propre. Il y a un petit côté Robin des Bois, du coup, quoiqu'il n'y a pas de redistribution des richesses en direction du peuple. Nos héros prennent aux 1%, pour redonner à moins de 1% ! (rires) »

Avec autant de personnalités hors normes partageant l'écran, la pression aurait pu facilement peser sur le tournage.

« La première scène que j'ai tournée avec les acteurs était celle de la prison de Belmarsh, quand ils se préparent à aller au tribunal, se souvient James Marsh. Ils sont tous là – Paul Whitehouse, Ray Winstone, Michael Caine, Tom Courtenay et Jim Broadbent –, et, pour leur première scène, ils doivent enlever leurs vêtements jusqu'à se retrouver en caleçon ! (rires) Par bonheur, ça s'est passé à merveille. Les acteurs adoraient se donner la réplique. Ils avaient déjà une certaine complicité, et là vous réalisez que tout va bien passer, à condition que vous les laissiez faire et que vous ne fourriez pas trop votre nez dans leur performance (...) »

Dit ainsi, cela a l'air facile, mais il a mis l'accent sur la préparation, faisant répéter les acteurs des semaines avant que les caméras se mettent à tourner.

« Nous étions un peu comme un groupe de jazz, décrit James. L'idée, c'était qu'ils soient suffisamment à l'aise ensemble pour pouvoir improviser un peu et s'éloigner du script. Les acteurs ont pu ainsi proposer des répliques, dont certaines étaient vraiment marrantes et ont été intégrées au film. »

« James Marsh est un type en or, dit Ray. Il est très détendu sur le plateau de tournage, c'est comme d'aller prendre un café chez un copain. Mais il connaît son affaire. Il a bossé et il arrive préparé. »

« James apporte de la décontraction, de la liberté, et de l'écoute, confirme Michael Caine. C'est l'un des meilleurs réalisateurs avec lesquels j'ai tourné. »





JAMAIS ILS NE SAURAIENT SE RENCONTRER

Jouer de vraies personnes peut signifier, pour un acteur, une mine d'information dans laquelle puiser pour créer les différentes facettes d'un personnage – surtout vu la quantité d'encre qu'a fait couler cette affaire. Sauf que les criminels sont, bien sûr, des personnages de l'ombre.

Tandis que les acteurs préparaient leurs rôles, il y a eu discussion pour décider s'il était judicieux qu'ils rencontrent leurs modèles. Concernant Brian Reader et Michael, la question ne se posait pas.

« *Brian est très secret, explique Michelle Wright. Il fait profil très bas et ne veut pas attirer l'attention. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est représenté dans le scénario. Donc le rencontrer a toujours été hors de question.* »

« *Essayer de jouer Brian sans jamais l'avoir rencontré était clairement l'aspect le plus difficile de ce projet, admet Michael. Une minute avec lui, c'est tout ce dont j'aurais eu besoin. Je voulais entendre sa voix, surtout. Ça n'a pas été possible, mais Joe, notre scénariste, a interviewé sa fille, et quand elle a su que c'était moi qui jouerais son père, elle a dit « Il est trop rustique », pensant sans doute que j'étais un pur Cockney affublé d'un accent à couper au couteau. Par ailleurs, Brian a épousé une femme de Dulwich et ils ont vécu à Blackheath, donc j'ai estimé qu'il avait sans doute un accent cockney très léger.* »

Michael explique qu'adoucir le célèbre accent typique du sud de Londres était une bonne décision par rapport au marché américain. « J'avais dû faire 120 prises pour ALFIE parce qu'ils ne comprenaient rien à ce que je racontais ! Donc j'ai opté pour un accent proche du mien : cockney, mais compréhensible. »

Si Michael n'a pu rencontrer l'homme lui-même, il a malgré tout réussi à le saisir. « *Brian n'est pas un de ces criminels flamboyants. Il n'a pas un ego démesuré, et je pense que Michael a bien restitué cette dimension-là du personnage.* »

Ne pas avoir accès au gang signifiait que les acteurs dépendaient plus que jamais des recherches de Joe.

« *Joe avait fait d'importantes recherches, ce qui nous a bien aidés, explique Jim Boradbent. Il n'existe pas de film montrant Terry Perkins, très peu de photos, et dans les interviews avec la police il se contente de dire « Sans commentaire », donc ça n'était pas très utile. Donc je me suis essentiellement basé sur les recherches de Joe et ce qu'il a découvert.* »

Jim aurait-il rencontré Terry si l'occasion s'était présentée ?

« *Probablement pas, dit-il. Ça m'aurait induit en erreur. Il est peut-être très différent de la façon dont je le joue.* »

« *Jamais je n'aurais songé à aller voir le bonhomme en prison, dit Tom à propos de Kenny Collins. J'ai appris mes répliques, il n'y a rien de mieux pour préparer un rôle. De toute façon je ne me suis pas basé sur lui, mais sur le script et sur moi. J'ai pris une leçon pour l'accent cockney, mais j'avais aussi Michael, Paul et Raymondo [Ray] pour m'aider.* » De tous les acteurs, Ray est le seul à avoir rencontré son sujet, notamment parce qu'il connaissait bien sa famille, ayant grandi dans le même quartier. Avant que le film entre en production, Ray a rendu visite à Danny en prison plusieurs fois, donc sa connaissance du bonhomme va bien au-delà du portrait que les medias en ont dressé. « *Danny est très décontracté, très pince-sans-rire. Il a traversé le Serengeti pour des œuvres de*

charité, il est allé au Pole Nord, il a escaladé des montagnes. Le gars est dans une forme exceptionnelle. Mais c'est un voleur. Il y a quelques années, j'ai rencontré Bruce Reynolds, le cerveau de la mythique attaque du train postal de 1963. Un homme exquis. Mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il s'introduise dans des lieux où il n'a pas le droit d'aller, dit Ray tristement. Ce sont des types intelligents. »



SÉRIEUX POUR RIRE

À sujet sérieux, traitement sérieux, et pourtant il y a un élément de comédie à la Ealing qui est difficile à ignorer ; un DE L'OR EN BARRES des temps modernes où les héros sont des fripouilles qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer.

« Ces vieilles canailles décident de faire ce braquage à l'ancienne, et ils l'exécutent plutôt bien, mais ce qu'ils ne savent pas, car ils ne vivent pas dans le même monde que nous, c'est qu'il y a des caméras de surveillance partout à Londres, dit James. Partout où nous allons, nous sommes filmés. Et ils n'en ont pas la moindre idée. Ils ne connaissent pas grand-chose à Internet, ils ne savent pas que les téléphones portables sont équipés d'un système de géolocalisation, bref ils attaquent cette affaire sans rien connaître du monde moderne. Et la comédie repose sur la juxtaposition de leur « innocence » avec le côté Big Brother de notre monde moderne ».

« Ils en savaient tellement peu sur la vidéosurveillance et le numérique, c'était assez stupéfiant, dit Michelle Wright. C'étaient des criminels adeptes de la petite coupure, des gens qui n'utilisaient pas Internet ! C'était dur de ne pas les trouver attachants, et bien que Duncan nous rappelle régulièrement que ce n'étaient pas de chics types, je ne pouvais m'empêcher d'espérer qu'ils s'en sortent à la fin. »

Si le crime qu'ils ont commis n'est en aucun cas amusant pour les victimes du vol, sans oublier les familles des accusés qui ont subi les conséquences de leur crime et de leur emprisonnement, il y avait un aspect indéniablement plus léger que James tenait à capturer. « James voulait faire un film fun, explique Michelle. Il se disait que par les temps qui courent, ça ferait du bien de rire avec ces acteurs de légende. »

« Comme dans tous les films de braquage, du moins ceux que je préfère, la structure est

toute trouvée, explique James : il y a la préparation, l'exécution, et les retombées. Et les retombées prennent souvent la forme d'une âpre bataille pour le butin. Et c'est ainsi que ça s'est passé dans la véritable histoire de ce braquage : médisance et coups de poignard dans le dos pleuvent alors que les protagonistes se retournent les uns contre les autres. Il y avait là matière à une belle comédie. »

Ceci posé, il n'a jamais été question que le film soit une pure comédie.

« L'idée était d'aborder le sujet sérieusement, mais il y avait des éléments qui étaient indéniablement marrants, dit Joe. De très vieux messieurs qui accomplissent des tâches très difficiles, physiques, par cupidité et opportunisme : c'est drôle. Des gens qui se trahissent mutuellement et font des erreurs de débutant, ça aussi c'est drôle. Ils se sont tous fait attraper parce qu'ils ont commis des erreurs bêtes, donc on savait dès le départ que ce serait drôle, mais le truc avec l'humour dans le contexte d'un film dramatique, c'est de rester le plus authentique possible. À la minute où vous commencez à indiquer aux gens que c'est une comédie, le truc se dégonfle. Il faut prendre les gens par surprise et les laisser découvrir par eux-mêmes le comique et l'absurdité de la situation. Ray, Michael, Paul, Jim et Tom sont des acteurs très drôles naturellement, donc nul besoin d'écrire un festival de gags. Vous pouvez rester sérieux, et comme ils sont intelligents, ils trouveront eux-mêmes les paradoxes et l'ironie. Le cinéma et la télé sont dominés par la notion de genre, et avant de pouvoir commencer vous devez expliquer aux gens ce que vous faites – est-ce une comédie ? Un drame ? Est-ce que ça fait peur ? Est-ce que c'est

sérieux ? Mais je ne crois pas à ce découpage. Le film est drôle par inadvertance, il n'a pas été conçu comme une comédie. »

« Nous sommes juste de vieux messieurs complètement naturels qui faisons quelque chose de pas très sympa, voler quelque chose à quelqu'un, mais curieusement c'est drôle », confirme Michael.

« Tous ont des déficiences, la déchéance de la vieillesse, en gros, poursuit James. Le personnage de Tom est plus ou moins sourd, par exemple. L'idée n'est pas de se moquer des problèmes de santé des seniors, mais c'était comme ça dans la véritable histoire. Ça a affecté le crime, la façon dont ils l'ont abordé, et comment ils ont dû s'y préparer. Ils n'ont pas juste à se préoccuper de dévaliser une chambre forte, ils doivent aussi prévoir leurs médicaments pour les 24 heures qu'ils vont passer à percer ces trois trous dans un mur. C'est là l'histoire vraie, et il y a matière à comédie, parce que c'est la vie. Nous vieillissons tous. »

Dans le cas de GENTLEMEN CAMBRIOLEURS, le drame fait bon ménage avec la comédie.

« Il y a un peu des deux, opine Michelle Wright. Le film se veut drôle, avec de vrais moments d'émotion. Je pense qu'à la fin du film, on est vraiment de leur côté. »

« C'est un casse tout ce qu'il y a de sérieux, mais le fait qu'ils soient si vieux rend ça drôle », dit Michael Caine.

« Il me semble que le film se joue en deux manches, ajoute Ray. La première moitié est assez marrante, et tout devient plus sombre pendant la seconde. J'aime bien ce genre de film. SEXY BEAST était un peu comme ça. Au départ, vous pensiez regarder une comédie, et puis d'un coup Dom se pointait, vous savez, ce Gandhi baraqué, et le film devenait

autre chose. Et je crois qu'il y a un peu de cette vibe dans notre film. »

« Rien que le fait que Terry soit diabétique et doive se faire une piqûre d'insuline dans le derrière trois fois par jour, y compris pendant le cambriolage, en soi, c'est drôle, commente Charlie Cox. Tout ce que vous avez à faire, c'est de le montrer. »

Venant du documentaire, rendre compte des faits et les laisser se dérouler est malin de la part du réalisateur. Charlie relate une scène où le gang gare son van à Hatton Garden au début du braquage. *« J'avais une idée très précise de la scène, c'est le début du braquage, c'est parti. »* Et de taper dans ses mains pour véhiculer l'urgence de la scène telle qu'il se la représente. *« Au lieu de quoi le van se gare, j'ouvre la porte de la chambre forte, et il y a un temps mort : une des portières du van s'ouvre et Michael descend, se penche à l'intérieur, attrape son chapeau puis son sac, et il va à son rythme. Moyennant quoi ça leur prend cinq minutes pour entrer dans le bâtiment ! Si vous appuyez sur la dimension comique de ce moment, ça fiche tout par terre. Il suffit de le laisser se dérouler. »*

« J'ai bien conscience qu'il ne faut pas en rajouter, dit Paul Whitehouse. L'humour se trouve dans la situation. Il faut le jouer sérieusement. On n'est pas dans un comique à la Clouseau dans LA PANTHÈRE ROSE, ce ne sont pas des empotés. Ce qu'ils ont fait est assez dramatique, et bien préparé au final. Et ils ont réussi. »



DÉCORS ET EXTÉRIEURS

Si les scènes se déroulant à l'intérieur de la chambre forte ont été faites aux Studios Ealing, la majeure partie du film a été tournée en extérieurs, tirant tout le parti possible de Londres, de la banlieue d'Ealing jusqu'à Hatton Garden.

C'est le tournage à Hatton qui s'est révélé le plus problématique pour l'équipe des extérieurs. Non seulement ils ont dû préparer le terrain, au niveau local, pour un certain nombre de scènes tournées de nuit, mais il y avait aussi de nombreuses scènes de jour qui demandaient à être réglées avec précision de manière à ne pas perturber la vie des commerces locaux. Pas facile si l'on ajoute qu'une des scènes en question impliquait une foule nombreuse et des hélicoptères en vol.

« L'élément le plus compliqué, c'était le tournage de nuit, dit le régisseur général Eugène Strange. On a dû les persuader de nous laisser tourner à Hatton pendant six nuits, toute la nuit, dans un quartier ultra-résidentiel, ce qui est très inhabituel. »

« La réaction initiale a été assez positive, dit la régisseuse Eleri Coultan. Pas mal de commerces locaux était soucieux que nous traitions le sujet avec doigté parce que beaucoup de gens ont perdu de l'argent dans cette histoire, mais ils ont bien vu aussi que c'était une bonne pub pour le quartier, donc on a eu pas mal de soutien. Et avoir les acteurs qu'on a dans le film a bien aidé ! »

Il est notable que GENTLEMEN CAMBRIOLEURS est le premier film à avoir obtenu l'autorisation de tourner à Hatton Garden. *« C'est un coin qui n'est plus aussi dynamique qu'il a pu l'être par le passé, donc pour les résidents et les commerçants, notre film est un coup de projecteur bienvenu. »*

Pénétrer à Hatton Garden, c'est presque comme remonter le temps jusqu'à un Londres qui, comme l'argot cockney qui parsème l'histoire, est en voie de disparition. *« Ce qui nous a le plus frappés quand on est venus ici en repérages, c'est à quel point cet endroit est unique, dit le chef décorateur Chris Oddy. Il a du cachet, une atmosphère à part. Il y avait des quartiers de Londres où vous sentiez le poids de l'histoire, mais ils sont de moins en moins nombreux. Hatton Garden en fait partie. À l'image de ses boutiques [principalement des joailliers et des marchands de pierres précieuses], le quartier semble figé dans le temps. »*

Étant donné la saveur unique de l'endroit, il importait aux réalisateurs de tourner sur place, mais bien que les extérieurs et le hall d'entrée du coffre fort de Hatton Garden soient authentiques, pour les intérieurs dans la salle des coffres, il a fallu construire un décor.

« On espérait pouvoir tourner dans le vrai lieu, explique Chris, mais ça n'a pas été possible pour diverses raisons logistiques. Ce qui nous permettait de le modifier afin qu'il soit mieux adapté à nos besoins. Donc bien que l'ADN de la chambre forte soit le même, ses proportions ne le sont pas. »

Chris fait référence au mur de béton que le gang a percé, fidèlement reconstitué en studio aux dimensions exactes : 50 centimètres d'épaisseur à travers lesquels ils ont percé des trous de 25 centimètres de haut pour 45 centimètres de large à l'aide de la foreuse Hilti DD350.

En plus d'avoir filmé à Londres et aux alentours, l'équipe a aussi exploité la ville balnéaire de Margate, dans le Kent, jadis un haut lieu du recel de diamants. Bien que ce ne fût pas là la raison pour laquelle Joe a souhaité ancrer une partie du film à Margate à l'origine, cet aspect est devenu partie intégrante du projet.

« Au départ, il s'agissait juste de coller Brian quelque part à l'autre bout du pays, dans un endroit qui soit à la fois cinégénique et pas boboïsé, explique Joe. Et puis le lieu a pris une autre dimension quand j'ai découvert son passé, car certains des membres du gang ne savaient pas quoi faire des biens qu'ils avaient volés, et Reader prévoyait de venir à Margate pour les refourguer et les envoyer en Europe. Par un heureux hasard, cette drôle de petite ville est peu à peu devenu le point de cristallisation de tout le film. »

Margate est le théâtre du rendez-vous entre Basil et Reader, quand Reader comprend que le gang a essayé de se débarrasser de lui.

« Il y a quelque chose à Margate qui nous a saisis, c'est cette juxtaposition entre nouvelle et ancienne architecture, observe le chef déco Chris Oddy : elle semblait faire écho à la différence d'âge entre Basil et Reader. »

De fait, l'hôtel où ils s'affrontent derrière une tasse de thé était l'un des rares lieux ayant à peine besoin d'être décoré. Il était dans son jus, vaisselle et rideaux compris.

« Je n'ai rien voulu changer. C'était parfait. »



L'ARGOT COCKNEY

Il faut un voleur pour en capturer un, et l'adage n'a jamais été aussi vrai que dans le cas du gang de Hatton Garden. Si la police disposait de la vidéo-surveillance qui plaçait le gang à Hatton Garden juste avant que le vol n'ait lieu, pour que le tribunal les condamne, il fallait qu'elle monte un dossier en béton armé.

C'est ainsi qu'a démarré une longue opération de surveillance, les membres du gang se voyant pris en filature, leurs appels surveillés et leurs conversations écoutées, mais c'est précisément là que se trouve le problème : personne ne comprenait rien à ce qu'ils racontaient.

« *Ils parlaient cockney, une version argotique de l'anglais qui est née précisément pour duper la police* », explique Michelle Wright.

L'argot cockney imagé est une forme de langage née à Londres dans l'East End dans les années 1840, dans le but de rendre obscur la signification des phrases à ceux qui ne maîtrisaient pas l'argot. La raison pour laquelle il a été inventé varie selon les interlocuteurs : certains disent qu'il a été créé par des vendeurs de marché pour cacher ce qu'ils disaient aux clients et aux passants ; pour d'autres, c'est du jargon de prison, pour que les détenus parlent librement sans que les gardiens puissent comprendre.

Quelles que soient ses origines, le dialecte a lentement infiltré le parler moderne. « *Use your loaf* » (utilise ta miche) ou « *Have a butcher's* » (jette un boucher) ne sont que deux exemples parmi d'autres d'expressions utilisées à travers tout le Royaume-Uni qui viennent de l'argot cockney imagé. Les expressions viennent de ce qu'on prend une expression qui rime avec un mot, et on utilise cette expression à la place du mot en question, en

omettant le mot qui rime : look rime avec butcher's hook, donc pour dire have a look, on dira have a butcher's ; head rime avec loaf of bread, d'où use your loaf ; phone devient dog, à cause de Dog & Bone ; wife devient Trouble, à cause de Trouble & Strife.

C'est un dialecte pittoresque et ludique, et pour distiller l'essence de cet ancien parler londonien, qui de mieux qu'un natif de l'East End tel que Sir Michael Caine ?

« *Une gonzesse est un « Richard » - à cause de Richard the Third, qui rime avec bird (gonzesse). Je parle couramment l'argot cockney. Tous les Cockneys le parlent. Ma femme est indienne et elle le parle couramment, de même que mes filles. On a des conversations ensemble devant des gens et ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'on raconte.* »

« *J'aime bien la façon dont le cockney évolue, s'amuse Jim Broadbent. Vous avez les vieilles rimes, comme thief qui rime avec tealeaf, seulement voilà : qui utilise des feuilles de thé aujourd'hui ? (rires) Mais il y en a de nouvelles, comme « Have a Steffi » [une tranche de Steffi, pour une tranche de rire], parce que laugh [rire] rime avec Steffi Graf !* »

Et pour le public international, qui risque d'avoir du mal à saisir la signification de ces expressions imagées, quel conseil peuvent donner les acteurs ?

« *Laissez-vous porter, dit Ray Winstone. Ça fait partie de l'atmosphère du film. Et si vous ne comprenez pas tout, tant mieux ! C'est le but. C'est le principe de l'argot.* »



FILMOGRAPHIES SÉLECTIVES

MICHAEL CAINE (Brian Reader)

- 1964.** ZOULOU, Cy Endfield
- 1966.** ALFIE LE DRAGUEUR, Lewis Gilbert
- 1969.** L'OR SE BARRE, de Peter Collinson
- 1971.** LA LOI DU MILIEU, Mike Hedges
- 1972.** LE LIMIER, Joseph L. Mankiewicz
- 1975.** L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI, John Huston
- 1980.** PULSIONS, Brian De Palma
- 1984.** L'ÉDUCATION DE RITA, Lewis Gilbert
- 1986.** HANNAH ET SES SŒURS, Woody Allen
- 1998.** LITTLE VOICE, Mark Herman
- 1999.** L'ŒUVRE DE DIEU, LA PART DU DIABLE, Lasse Hallström
- 2002.** UN AMÉRICAIN BIEN TRANQUILLE, Phillip Noyce
- 2005.** BATMAN BEGINS, Christopher Nolan
- 2006.** LES FILS DE L'HOMME, Alfonso Cuarón
- 2010.** INCEPTION, Christopher Nolan
- 2015.** YOUTH, Paolo Sorrentino

TOM COURTENAY (John Kenny Collins)

1962. LA SOLITUDE DU COUREUR DE FOND, Tony Richardson

1963. BILLY LE MENTEUR, John Schlesinger

1965. DOCTEUR JIVAGO, David Lean

1967. LA NUIT DES GÉNÉRAUX, Anatole Litvak

1970. UNE JOURNÉE D'IVAN DENISSOVITCH, Caspar Wrede

1983. L'HABILLEUR, Peter Yates

1991. L'ÂGE DE VIVRE, Peter Medak

2013. GAMBIT, ARNAQUE À L'ANGLAISE, Michael Hoffman

2018. LE CERCLE LITTÉRAIRE DE GUERNESAY, de Mike Newel

JIM BROADBENT (Terry Perkins)

1985. BRAZIL, Terry Gilliam

1990. LIFE IS SWEET, Mike Leigh

1992. THE CRYING GAME, Neil Jordan

1994. COUPS DE FEU SUR BROADWAY, Woody Allen

1998. LITTLE VOICE, de Mark Herman

2001. MOULIN ROUGE, Baz Luhrmann

2001. IRIS, Richard Eyre

2009. HARRY POTTER ET LE PRINCE DE SANG MÊLÉ, David Yates

2011. LA DAME DE FER, Phyllida Lloyd

2013. CLOUD ATLAS, Lana et Lilly Wachowski, et Tom Tykwer

2014. PADDINGTON, Paul King

RAY WINSTONE (Danny Jones)

- 1979.** QUADROPHENIA, Franc Roddam
- 1994.** LADYBIRD, Ken Loach
- 1997.** NE PAS AVALER, Gary Oldman
- 1999.** THE WAR ZONE, Tim Roth
- 2000.** SEXY BEAST, Jonathan Glazer
- 2001.** RETOUR À COLD MOUNTAIN, Anthony Minghella
- 2005.** THE PROPOSITION, John Hillcoat
- 2006.** LES INFILTRÉS, Martin Scorsese
- 2012.** THE SWEENEY, Nick Love
- 2014.** THE GUNMAN, Pierre Morel
- 2017.** JAWBONE, Thomas Napper

MICHAEL GAMBON (Billy The Fish Lincoln)

- 1989.** LE CUISINIER, LE VOLEUR, SA FEMME ET SON AMANT, Peter Greenaway
- 1994.** LES LEÇONS DE LA VIE, Mike Figgis
- 1999.** RÉVÉLATIONS, Michael Mann
- 2001.** GOSFORD PARK, Robert Altman
- 2003.** LA VIE AQUATIQUE, Wes Anderson
- 2004.** HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN, Alfonso Cuarón
- 2014.** PADDINGTON, Paul King
- 2016.** AVE CÉSAR !, Joel et Ethan Coen
- 2017.** KINGSMAN – LE CERCLE D'OR, Matthew Vaughn

CHARLIE COX (Basil)

2003. ATTRACTION FATALE, Matthew Parkhill

2005. CASANOVA, Lasse Hallström

2007. STARDUST, LE MYSTÈRE DE L'ÉTOILE, Matthew Vaughn

2008. STONE OF DESTINY, Charles Martin Smith

2014. UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS, James Marsh

JAMES MARSH - Réalisateur

1999. WISCONSIN DEATH TRIP

2005. THE KING

2008. LE FUNAMBULE

2011. LE PROJET NIM

2012. SHADOW DANCER

2015. UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DU TEMPS

2018. LE JOUR DE MON RETOUR





LE CASSE DE HATTON GARDEN EN CHIFFRES

25 millions : l'estimation la plus récente du butin dérobé

448 ans : l'âge cumulé du gang

77 : l'âge de Brian Reader au moment du crime

75 : l'âge de Collins

72 : le nombre de coffres dévalisés

67 : l'âge de Perkins

60 : l'âge de Billy the Fish

59 : l'âge de Carl Wood

50 cm : l'épaisseur du mur de béton dans la chambre forte

49 : l'âge de Doyle au moment du crime

LE GANG

Brian Reader, 77 ans

- Le plus âgé du gang et décrit comme « le dernier des gentlemen cambrioleurs ».
- S'est rendu sur le lieu du casse en bus avec une carte vermeille.
- Emprisonné en 1986 pour sa participation au casse de la Brink's-MAT où 26 millions de livres sterling en lingots d'or ont été dérobés.
- L'un des voleurs de diamants les plus prolifiques du pays, impliqué dans des vols et casses totalisant plus de 200 millions de livres de butin.
- À l'âge de 32 ans, Reader fit également partie du gang d'as de la cambriole baptisés les Taupes Millionnaires.
- Les « Taupes » ont réussi à creuser un tunnel d'environ 12 mètres dans la chambre forte d'une banque du centre de Londres en 1971, s'échappant avec 3 millions de livres.

Terry Perkins, 67 ans

- Criminel de carrière impliqué dans le casse de la Security Express en 1986

John « Kenny » Collins, 75 ans

- Longue série de condamnations pour divers crimes dont cambriolage, recel de bien volés et fraudes remontant jusqu'à 1961
- Décrit comme « dur de la comprenette » par ses complices et les procureurs ont dit qu'il avait « perdu la boule » dans les semaines ayant suivi le vol.

Daniel Jones, 61 ans

- Casier judiciaire chargé remontant à 1975, avec des condamnations pour vol, recel de bien volés et cambriolage.
- Décrit comme « un excentrique à la Walter Mitty » pendant le procès

Quartier-maître William « Billy the Fish » Lincoln, 60 ans

- Ainsi appelé car il achetait du poisson au marché de Billingsgate et le revendait à ses amis.
- Une série de condamnations pour tentative de cambriolage, cambriolage et tentative de vol entre 1975 et 1985.
- Sa condamnation la plus récente remonte à 2013 pour voies de fait.

Carl Wood, 59 ans

- Collaborateur fidèle des chefs de bande, recruté pour prêter main forte pendant le casse.

Hugh Doyle, 49 ans

- Ami intime de John « Kenny » Collins, il a prêté son atelier comme point d'échange pour le transfert des biens volés.





HATTON GARDEN

- Haut lieu du commerce de diamants depuis des siècles
- Abrite environ 300 commerces
- Plus grosse agrégation de joailleries du Royaume-Uni
- Longtemps cible favorite des voleurs
- La chambre forte de pointe a été construite dans les années 40 au sous-sol du 88-90 Hatton Garden
- Porte blindée de 60 centimètres d'épaisseur résistant aux balles et aux bombes
- Unique en son genre en Grande-Bretagne

CHRONOLOGIE DU CASSE DE HATTON GARDEN

11 décembre 2014

Deux foreuses Hilti DD350 d'une valeur de 3,500 livres sterling pièce, ainsi que 63 000 livres d'équipement sont volés sur un chantier de Fetter Lane, Londres. Hilti ne vend que quelques centaines d'exemplaires de cette foreuse.

16 janvier 2015

Jones, Perkins et Collins se voient au Castle, un pub d'Islington, dans le nord de Londres. Le pub devient un lieu de rendez-vous régulier pour planifier le casse.

Entre la mi-février et fin mars 2015

Le gang se réunit plusieurs fois et mène des missions de reconnaissance autour de la Hatton Garden Safe Deposit (HGSD). Ils savaient que les coffres forts seraient pleins et que l'endroit serait tranquille en raison des fêtes de Pâques.

31 mars 2015

Vêtu d'un bleu de travail, Perkins pénètre à l'intérieur du bâtiment de la HGSD sous prétexte de réparer l'ascenseur.

1er avril 2015 (mercredi)

Un incendie souterrain éclate dans le quartier voisin de Holborn et se prolonge pendant plusieurs jours. Le problème n'était toujours pas résolu au moment du congé pascal des employés de la banque. Le feu occupe les services de sécurité pendant des jours.

2 avril 2015 (jeudi)

Brian Reader utilise une carte Oyster Freedom, l'équivalent d'une carte orange tarif senior, pour prendre le bus 96 à Dartford et descend à la station Waterloo East, afin de prendre le 55 qui dépose à cinq minutes de Hatton Garden.

Le dernier agent de sécurité à partir à 18 heures n'était pas censé revenir avant mardi, soit quatre jours plus tard.

À 21h23, après que le personnel de Hatton Garden a fermé la banque pour le long weekend pascal, Basil réussit à pénétrer dans le bâtiment.

Quelques minutes plus tard, à 21h27, un Ford Transit blanc se gare à l'extérieur du bâtiment avec le reste du gang à l'intérieur. Les hommes sont filmés par la vidéosurveillance en train de traîner des bacs roulants à l'intérieur du bâtiment. Ils ont immobilisé l'ascenseur au premier étage et laissé un panneau « Hors service », puis sont retournés au rez-de-chaussée forcer les portes pour accéder à la cage d'ascenseur. Danny et Basil étant les plus en forme, ce sont eux qui y sont descendus. Ils ont tenté de désactiver l'alarme en coupant les fils du téléphone et détruisant l'antenne GPS ; coupé le câble d'alimentation de la porte en fer et défoncé la porte de bois pour laisser le reste de la bande entrer. Ils ont aussi découpé la seconde porte de métal (qui protégeait la chambre forte) avec une meuleuse d'angle.

Le gang a eu recours à une foreuse carotteuse à pointes de diamant capable de percer le béton et la pierre. La foreuse était capable de tourner à 667 tours/minute et était équipée d'un système de refroidissement afin de prévenir la surchauffe. Le gang a appris à s'en servir en regardant des vidéos sur YouTube. Ils avaient prévu de creuser un trou

de 25 cm sur 45, assez grand pour que quelqu'un de menu puisse s'y glisser ; Danny et Basil furent les deux seuls à pénétrer la chambre forte. Ils ont forcé 73 coffres et rempli des sacs et les bacs roulants de diamants, d'or, de pierres précieuses et d'argent liquide.

3 avril 2015 (vendredi saint)

À 0h21, l'alarme se déclenche. Le gardien a mis heure à intervenir. Après avoir examiné la porte d'entrée et regardé par la boîte à lettres, il a conclu qu'il s'agissait d'une fausse alerte, et il est reparti.

La police aussi a été informée de l'alarme, mais l'appel n'a pas été classé comme il fallait, et ils n'ont pas jugé utile d'intervenir.

De 7h52 à 8h12 : le van blanc revient, le gang charge son équipement et s'en va.

4 avril 2015 (samedi de Pâques)

Peu après 22h, seuls trois membres du gang reviennent sur les lieux

5 avril 2015 (dimanche de Pâques)

Aux petites heures du jour, le gang charge le van avec le butin et l'équipement et part.

7 avril 2015 (mardi)

À 8h10, la police est appelée sur les lieux après que le cambriolage est découvert par les gardiens.

Jusqu'à la mi-mai 2015

Les chefs du gang continuent de se retrouver au pub The Castle, et prévoient de transférer les biens volés à une adresse sur Sterling Road, Enfield. À ce moment-là ils font déjà l'objet d'une surveillance visuelle par la police.

À partir du 14 mai 2015

Des policiers placent des mouchards dans la Mercedes blanche de Collins et la Citroën Saxo bleue de Perkins.

Sur les bandes enregistrées, on peut entendre les deux hommes se vanter d'avoir réussi le plus gros casse de toute l'histoire de la Grande-Bretagne, et évoquer la façon dont le butin sera réparti.

16 mai 2015

Jones est vu en train de tirer un grand bac plastique dans la maison de Sterling Road. Il se révélera plus tard rempli de diamants.

17 mai 2015

Collins suggère d'utiliser la voiture garée à l'extérieur de l'atelier de Hugh Doyle – près du pub Old Wheatsheaf à Enfield – pour échanger les biens volés, de façon à ne pas être vu par la police.

18 mai 2015

Jones et Perkis sont filmés en train de déplacer des bacs roulants dans l'allée de garage de Jones. Collins se rend à l'atelier de Doyle.

19 mai 2015

Le chauffeur de taxi Jon Harbison convoie supposément les biens volés jusqu'à la voiture garée près du pub Old Wheatsheaf et de l'atelier de Doyle.

William Lincoln, Jones et Collins transfèrent supposément les articles volés du taxi vers la Mercedes de Collins. Jones et Perkins rejoignent Collins à Sterling Road.

La police fait une descente, le butin est saisi et les hommes sont arrêtés.

4 septembre 2015

Reader, Perkins, Jones et Collins plaident coupable de conspiration pour commettre un cambriolage. Plus tard, Jones promettra de mener la police à sa planque.

8 octobre 2015

En fouillant un cimetière d'Edmonton, la police découvre deux sacs remplis de bijoux sous des pierres tombales liées à la famille de la compagne de Jones.

15 octobre 2015

Jones est escorté à l'extérieur de Belmarsh afin qu'il puisse guider les inspecteurs en charge de l'enquête jusqu'à l'endroit où il dit avoir caché sa part du butin.

23 novembre 2015

Carl Wood, Harbinson, William Lincoln et Doyle passent en jugement au tribunal de Woolwich Crown accusés d'être impliqués dans le braquage. Harbinson a été innocenté. Sa défense reposait sur le fait qu'il ne savait pas ce que contenaient les sacs.

Sources : The Independent, The Mirror

